



ENTRETIEN AVEC Hayet NACCACHE

Secrétaire bilingue en 1992, puis chargée de communication à l'IRMC de 2010 à 2019.

« L'IRMC EST UNE PORTE QUE L'ON OUVRE FACILEMENT »

Quel a été votre premier poste à l'IRMC ?

J'ai été recrutée en 1992 pour assurer l'accueil à l'IRMC et la diffusion du bulletin scientifique de l'IRMC. Avant, j'ai été vacataire pendant quelques mois au CDTM. Mes premiers contacts au CDTM étaient Christiane Saddem et Anne-Marie Planel, puis mon premier entretien a eu lieu avec Anne-Marie Planel et Michel Camau. J'ai été prise comme vacataire pour quelques mois. J'étais ravie, il y avait une très bonne équipe et un bon environnement pour le travail, c'était convivial. Anne-Marie nous faisait découvrir plein de choses, des livres surtout. J'aimais lire, j'ai découvert les livres sur la recherche, les fonds sur le Maghreb, tout cela était nouveau pour moi. J'ai découvert ces livres en les touchant, en les feuilletant. C'était presque magique. J'en garde un très bon souvenir. Quand l'IRMC a été créé, Christiane m'a contactée et j'ai été recrutée.



Hayet Naccache avec Christiane Randon-Ben Ali, bibliothécaire, en 1992. © IRMC

Comment décririez-vous vos premiers mois à l'IRMC ?

Comme disait l'un des chercheurs, c'était comme une ruche. Il y avait énormément de vie, de passage. On avait pas mal de moyens au départ. C'était un nouvel institut. C'était très agréable. Il y avait une très bonne ambiance avec les chercheurs, les administratifs, la bibliothèque. Découvrir un lieu, c'est comme une nouvelle maison qu'on achète : on a envie de la montrer, d'inviter du monde, de la faire visiter. C'est là qu'ont commencé à se construire les nouveaux réseaux, les nouvelles recherches. Le nombre d'étudiants, de boursiers, de doctorants, d'universitaires croissait. Des chercheurs français et tunisiens ont été recrutés, et d'autres chercheurs sont venus du Maghreb et d'Europe.

Pouvez-vous me décrire les différents rôles que vous avez eus à l'IRMC et ce qui a changé pour vous au fil de votre carrière ?

Je suis restée deux ans à l'accueil et la diffusion. Je n'étais pas très à l'aise dans cet endroit car j'étais souvent interrompue, mais il y avait de bons côtés, je me suis adaptée et j'ai eu la chance d'évoluer. C'était mieux ensuite, plus tranquille pour travailler. J'ai continué à m'occuper du standard, de la diffusion. Et, en plus, je m'occupais du secrétariat bilingue. Plus tard, je suis devenue attachée de communication. Je me suis formée sur le tas, au fil des années. La communication, je la faisais en diffusant toutes les informations scientifiques, en mettant à jour les adresses, en répondant au téléphone. Mais il faut savoir que la position de l'IRMC avant la Révolution n'était pas la même qu'aujourd'hui. On était dans une position un peu difficile vis-à-vis du régime. On ne voulait pas attirer l'attention du régime ni des journalistes. On voulait être discret pour mieux

travailler. Ce n'est pas parce qu'on cachait quelque chose. On n'avait rien à cacher.

On était d'ailleurs surveillé par les services du ministère de l'Intérieur. Les chercheurs étrangers et les universitaires tunisiens étaient très surveillés. Lors d'un colloque à Hammamet, il y a eu des tentatives pour empêcher l'un des intervenants d'entrer en Tunisie. Mais l'Institut, de par son statut, était quand même libre de choisir ses programmes et ses thématiques de recherche. Il constituait un abri pour les chercheurs tunisiens et invités. Après la révolution, tout a changé.

Une autre politique de l'IRMC s'est mise en place. Il fallait au contraire contacter des journalistes, faire connaître l'IRMC dans les médias, à la télé. Avec la liberté d'expression les conférenciers ne risquaient plus d'avoir des ennuis avec le régime. C'était déroutant, dans tous les sens du terme. J'étais très contente ! Mais c'était déroutant parce qu'on perdait tous nos repères, nos habitudes... L'IRMC a continué à fonctionner, on n'a pas fermé.

Auparavant, l'IRMC était perçu comme l'un des rares espaces de liberté d'expression à Tunis. Avec la révolution, il a perdu cette spécificité, cette fonction. Tout le monde pouvait parler partout. Finie l'autocensure ! Au début, on prenait encore des précautions pour manier certains sujets politiques ou relatifs aux libertés. Par exemple, pour le colloque sur l'homosexualité conduit par Monia Lachheb, on redoutait les réactions. Au contraire, non seulement cela s'est très bien passé, mais on a eu de nombreuses personnes qui sont venues assister. On s'était trompé.

Une année, voire même deux avant la révolution, on a constaté que les demandes de la part des doctorants pour mener des enquêtes se faisaient plus rares. La Tunisie n'attirait plus. La communauté scientifique en France, ou ailleurs en Méditerranée, s'était éloignée de la Tunisie. Il était même question de fermer l'IRMC ! Après la révolution, ça a changé. La Tunisie est devenue un laboratoire à ciel ouvert et l'IRMC a pris plus d'importance. On a été très sollicité, et on recevait des boursiers, des doctorants, des chercheurs italiens, espagnols, algériens, marocains qui menaient des enquêtes. Une autre machine s'est mise en route. L'IRMC a changé.

Tout cela a coïncidé avec l'apparition des réseaux sociaux : Facebook, Twitter, etc., qui ont contribué à

donner plus de visibilité à l'IRMC. Il y a eu un pic. La coopération avec les universités tunisiennes a aussi évolué. Les procédures administratives se sont allégées, ce qui a permis d'organiser plusieurs manifestations en partenariat, comme le cycle des ateliers d'écriture bilingue avec l'Université de Sousse.

Quel équilibre existe-t-il entre la part française et la part tunisienne de l'IRMC ?

L'équilibre a toujours été fragile. Cela dépendait des programmes de recherche, des chercheurs, des directeurs. Mais l'IRMC est perçu comme un lieu indépendant, autonome, ni français ni tunisien, en quelque sorte. C'est un lieu d'échanges entre chercheurs et étudiants de différents pays et de différentes disciplines. Quand les chercheurs algériens, libyens ou marocains viennent, ils n'ont pas l'impression d'aller à l'Ambassade de France. On parle en arabe et en français. L'IRMC est une porte qu'on ouvre facilement. Aujourd'hui, il y a un service de sécurité – comme dans d'autres institutions en Tunisie –, mais, à l'époque, c'était une maison complètement ouverte aux universitaires et aux chercheurs. L'équilibre est fragile et solide en même temps.

Quels étaient les liens entre l'IRMC et les autres institutions universitaires et de recherche ?

L'IRMC a entretenu une bonne relation de partenariat et d'échanges surtout grâce aux chercheurs tunisiens en détachement qui ont facilité des conventions de partenariats avec leur université d'origine, grâce aussi au Comité mixte de suivi et aux diverses conférences et manifestations. Avant 2011, les universités tunisiennes étaient grevées par les lourdeurs administratives : il fallait l'accord du ministre pour organiser telle ou telle manifestation. Parfois, cela ne marchait pas, parce que ces procédures étaient trop longues. Malgré cela, et malgré le manque de moyens, on a quand même réussi à organiser des activités en partenariat avec nombre d'entre elles, dans leurs locaux ou à l'IRMC. Grâce aux programmes de recherche, les participants tunisiens faisaient office de relais entre l'université et l'IRMC.

Quels sont les moments les plus difficiles qui vous reviennent en mémoire ?

Les départs, les changements des programmes ou des directeurs sont des moments un peu difficiles pour s'adapter. Mais c'est aussi un enrichissement et une ouverture d'esprit. On touche à tous les domaines des sciences sociales. Pour ma part, devenir assistante de

communication a été le plus difficile. J'avais peur de ne pas être à la hauteur, j'ai douté un peu de moi. Je devais assurer beaucoup de tâches. Il faut dire qu'on ne s'ennuyait pas, ce qui est un point très positif. Je n'ai pas vu les jours et les années passer. L'ambiance était joyeuse et conviviale mais on avait beaucoup de travail. Les moments forts, ce sont le départ d'Anne-Marie, puis celui de Christiane. On s'entendait bien, elles m'ont beaucoup appris et on travaillait en équipe. Christiane était mon binôme, on faisait tout à deux.

Vous souvenez-vous d'un événement ou d'une anecdote un peu insolite ?

À l'IRMC il y avait beaucoup de joie, de partage, de repas, d'anniversaires, de naissances. Ce sont des très bons souvenirs. Mais un souvenir en particulier m'a amusée, oui. J'ai une fois été contactée directement par le ministère de l'Intérieur (époque Ben Ali). D'habitude, quand on organisait un événement dans un hôtel, on envoyait le programme et c'est l'hôtel qui se chargeait de prévenir les services du ministère de l'Intérieur. Mais cette fois-ci, j'ai été contactée par une personne qui m'a demandé de lui traduire le titre d'un programme. Le titre était : « Les économies émergentes : trajectoires asiatiques, latino-américaines, est-européennes et perspectives maghrébines ». Je le lui ai traduit en arabe, et me suis retenue pour ne pas rire quand il m'a demandé : « Mais quelles relations y a-t-il entre trajectoires asiatiques, est-européenne, etc. ? Qu'est-ce que vous voulez dire ? ». Je lui ai répondu : « Moi, je

ne veux rien dire, c'est un programme de recherche. Si vous voulez vous documenter, venez à la bibliothèque ». Je voulais le tenir à distance tout en étant polie et en lui disant qu'on ne cachait rien. Eh bien, il est venu à l'IRMC ! Il m'a dit : « Je ne viens pas pour le travail. Je viens parce que le titre de la conférence m'a intrigué. Est-ce que je peux me documenter ? » et je lui ai répondu : « Allez-y ». Il est allé à la bibliothèque, il a pris quelques livres, il m'a remercié et il est reparti. On n'a eu aucun souci pour le colloque. Ça m'a amusé parce qu'il était à la fois dans la posture de celui qui voulait faire son travail et remettre le compte-rendu à son supérieur, et en même temps, ce colloque a suscité sa curiosité. Je l'ai vu et j'ai senti qu'il était sincère. Il nous a même félicités.

Que souhaitez-vous pour les trente ans de l'IRMC ?

Qu'il continue. J'espère qu'un jour, une antenne de l'IRMC sera créée en Algérie. L'IRMC y existe déjà, en quelque sorte, avec ses chercheurs associés. Mais une structure en Algérie serait vraiment précieuse car la demande est forte.

Je suis contente et confiante aussi pour l'IRMC parce que les chercheurs ont été novateurs. Les ateliers d'écriture, les causeries de l'IRMC, *Khamis fil Studio*, les ateliers d'écriture documentaire, les cafés itinérants : ces nouveaux modes originaux de faire de la recherche montrent que les chercheurs de l'IRMC ont su s'ouvrir et innover.

Entretien et questions élaborés par Layla BAAMARA



Photographie de groupe dans le jardin de l'IRMC : de gauche à droite, Jellal Derouiche, Besma Ouraïed, Hayet Naccache, Raja Chaaba, Kmar Bendana, Sandrine Della-Valle, Lamia Zaki, Émilie Maiseau, Latifa Bessoudi et Sawssen Fray. © IRMC